

aussi un étranger, le prince Kropotkine, de la plus haute noblesse russe, qui a été condamné, en 1882, à cinq ans de prison.

Le dynamitard en chef d'Angleterre est un Anglais.

* * Où s'arrêtera la science ?

Voici que deux savants français sont arrivés à trouver un procédé mécanique pour fondre le bois comme on fond le plomb, l'étain, l'antimoine et tous les métaux susceptibles d'entrer en fusion sous l'action d'une chaleur donnée.

Une chose qui a son importance et qui mérite de fixer l'attention des hommes d'entreprise de notre pays, et surtout des propriétaires de scieries, c'est qu'il n'est pas indispensable d'employer les parties utiles des bois ; les déchets des scieries suffisent amplement et peuvent ainsi trouver un emploi rémunérateur.

Il y a dans cette découverte de quoi produire des millions au Canada, en Suède, en Norvège, et en général dans tous les pays grands producteurs de bois.

* * Vous vous souvenez des marins de la *Naiade* et du *Bisson* ?

Une dépêche nous apprend que l'amiral de Cuverville est arrivé à Brest et que, parvenu au terme de son commandement, il a amené son pavillon de commandant en chef.

"Tout l'équipage, dit le télégraphe, était debout sur les vergues et a trois fois répété : "Vive l'amiral !" Les équipages des autres vaisseaux stationnés dans la rade étaient également sur les vergues et ont poussé trois hourrahs."

L'amiral de Cuverville, avant de débarquer, a prononcé sur le gaillard d'arrière un discours dans lequel il a fait l'éloge de son équipage.

A trois heures il embarquait dans son canot en grande tenue. Une salve de neuf coups de canon, tirée par la *Naiade*, a salué son débarquement.

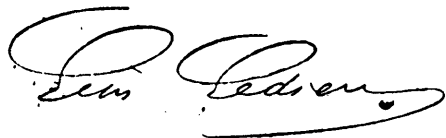
Cette nouvelle fera plaisir à tous les Canadiens qui ont connu l'amiral, ses officiers et son magnifique équipage.

L'amiral Cavalier de Cuverville va, en effet, selon toutes probabilités, être nommé au grade de vice-amiral et aura ainsi un avancement dont il est digne sous tous les rapports.

Plusieurs de ses officiers monteront aussi en grade et nous serons heureux d'apprendre leur nomination.

Quand aux mathurins qui, pour la plupart ne peuvent prétendre à l'avancement, ils vont prendre un congé, un repos nécessaire après plus de deux ans de campagne, fiers d'avoir rempli leur devoir envers la patrie.

Nous leur envoyons par delà l'océan nos souhaits de bonheur pour eux et leurs familles en les priant de garder dans leur souvenir une petite place aux Français d'Amérique qui ne les oublieront pas.



UN RÊVE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Tout surpris sans doute, lecteurs, de me voir ainsi vous venir encore, après le rude, le terrible coup dont m'a frappé l'ineffable Mulot, dans un récent interrogatoire qu'il m'a fait subir devant vous tous,—voyez-vous, il suffit parfois d'une simple chronique pour s'attirer des désagréments.—Mais je suis dur aux coups et j'ai pu encore traverser cette épreuve : je me suis relevé. N'allez pas croire que je vienne répondre au distingué chroniqueur rimousquois ; soyez sans crainte, à ce propos, bien entendu. Je ne puis m'empêcher cependant de lui avouer, en bon ami, qu'il daigne m'appeler, qu'il lui eût été beaucoup

plus profitable pour sa propre gloire d'en rester à son premier essai....

Mais je vais trop loin encore. Silence ! car je n'en serai pas quitte à moins d'une chronique *drolatique* (?), et cette fois-ci je vous plains, chers lecteurs : je les connais, moi, Mulot....

Aujourd'hui je voudrais vous dire un rêve.... un véritable rêve.... un songe, si vous préférez. C'est peu encourageant, me direz-vous : je l'avoue ; mais, vous comprenez, je ne voudrais pas vous obliger à me lire. Mon voisin sans doute vous intéressera plus que je ne puis le faire. Bonjour donc à vous et je vous souhaite de ne pas revenir.

Quant à vous, mes bons amis, qui êtes assez patients pour m'entendre, je vais donc vous conter mon rêve. Pour vous ennuyer moins longtemps je vais tâcher d'être court.

C'était un jeudi soir, il y a quelques semaines de cela, je venais de lire le MONDE ILLUSTRÉ : c'était un charmant numéro que celui-là. Certains petits vers surtout, admirablement encadrés, m'avaient ravi,—c'est le mot—je me couchai pour dormir.

Mais voilà que tout à coup je me trouvai transporté dans une grande bibliothèque, que je croyais être celle du parlement à Québec. Sans être un bibliophile enragé, j'aime bien causer avec ces favoris de l'intelligence qui vivent et me parlent dans leurs écrits (il n'est pas toujours facile de s'entretenir avec eux de vive voix) ; j'aime à les voir réunis, les consulter tour à tour.

Vous comprenez que je ne fermais pas les yeux, mais parcourant l'un après l'autre les rayons, je jouissais à loisir de toutes les beautés étalées à mes regards. Et je me trouvais justement dans le compartiment des ouvrages canadiens : je me félicitai d'être tombé entre si bonnes mains, car cette fois là j'étais on ne peut plus disposé en faveur de nos écrivains.

Quels sont les livres, pensez-vous, qui attirèrent mon attention ? Sulte, croyez-vous, Faucher de Saint-Maurice, LeMay, Fréchette, Legendre, tous nos bons écrivains, enfin. Je les vis bien sans doute, ceux-là, sur les rayons inférieurs, comme à la base de notre littérature ; mais ce que je vis surtout, ce que je regardai, je vais vous le dire, du moins autant que je pourrai me le rappeler.

Avant tout, une cinquantaine de grands volumes portant sur un large dos : MONDE ILLUSTRÉ. Et aussitôt après, *Cueillettes et glanures*, un volume in-12 de plusieurs cents pages, par M. Jules Saint-Elme. Moi qui n'en avais encore lu que les deux ou trois premières, je me hâtai de le parcourir, heureux de constater à chaque page le caractère jamais démenti d'un écrivain consciencieux qui comprend son rôle, la mission que lui dicte la proportion avantageuse dans laquelle il participe au domaine de l'intelligence, mission dont plusieurs ne se rendent pas assez compte. Tout à côté, sous le même nom, une élégante *Corbeille de fleurs poétiques*. Je ne sais quelle main indiscrette avait glissé à côté du titre les mots *délicat*, entre parenthèse, *sentiment*.

A quelques volumes de là, un mignon petit livre où M. Germain Beaulieu émettait doucement, timidement peut-être, ses opinions. Puis c'était M. Boissonneau qui, dans plusieurs in-octavo, réalisait les plus doux de ses *Caprices et fantaisies*.

Le suivant, M. Simon Bolivar (auteur d'une charmante nouvelle), je ne me rappelle plus le titre de son livre. Bien sûr, il y avait des vers, j'en ai vus.... de petit vers, et il y avait encore de belles nouvelles, voire même un peu de critique, le tout fait avec facilité, agilité même. Je pense que j'aurais dû rêver un livre au moins de Jocelyn ; il est vrai que dans le temps je n'avais pas encore lu *Nina la chrétienne*.

D'ailleurs, je me trouvais en face de deux gentils volumes de Jean Pleure et de M. René LeMay, contenant tous deux d'excellents *quelque chose* rimés. Vous ne sauriez croire comme on lit vite en rêve. C'est un tableau qui passe devant les yeux, juste assez doucement pour qu'on puisse le bien saisir.

Tout près se trouvaient un assez bon nombre de brochures, lère édition de *l'Histoire de l'Île Verte* et toutes les paroisses du comté de Témiscouata (comté privilégié que celui-là), par M. Charles A.

Gauvreau, toujours jeune de ton, d'allure et.... de gloire. Remarquées de plus des histoires de Stanfold et de tous les endroits où M. Gauvreau a coulé quelques unes de ses années. Il est bien rare que l'historien soit compris, j'entends qu'on comprenne son dévouement, son âme en un mot. J'en suis une triste preuve.

Et puis, je tombai sur tout un rayon rempli de beaux volumes, portant l'inscription : Rivard—*Causeries littéraires, Réflexions critiques de littérature et de morale*, ou quelque chose comme cela, et puis surtout.... j'allais l'oublier.... surtout deux beaux volumes in-12, *Le Beau et l'Art*, ce qui n'exclut pas un élégant *Recueil de poésies* : théorie et pratique sur le même pied. Ici, je fais une étape plus longue, car ici c'est solide : c'est sérieux et c'est raisonné. Les mots sont les esclaves de la pensée—doux esclavage toutefois. Les *Causeries littéraires* me rappellent celles de Pontmartin et de Gautier (je ne dis pas celles de Boileau). L'auteur y examinait tour à tour tous nos bons auteurs, les pesait, les comparait, il y indiquait les qualités à imiter, les défauts à éviter. La littérature canadienne avait sa critique : elle était formée. J'oubliais de mentionner, dans le même ouvrage, une excellente étude sur Hello !.... Et les *Réflexions* et *l'Art* : vous connaissez M. Rivard, c'était en un seul mot tout ce qu'on est en état, en droit plutôt d'en attendre aujourd'hui.

Il ne faut pas m'en vouloir : voyez vous, je dormais, cependant je vous avoue que c'est la partie de mon rêve à laquelle je tiens le plus : je ne sais qui m'a dit à mon réveil qu'elle se réaliserait certainement.

A côté (pardon M. Ruthban) j'aperçus un gros volume de petites *chroniques drolatiques drôles*, par messieurs Mulot !....

Puis je me trouvai en face d'un autre volume assez épais, marqué au dos *Le Glaneur* et tout près se trouvaient plusieurs ouvrages d'histoire du Canada, par M. P. G. Roy, parmi lesquels une *Histoire sur l'insurrection canadienne*. Œuvre de dévouement et de patriotisme que celle de l'historien ! Plût au ciel que les travaux des hommes qui se dévouent ainsi servissent plus à notre peuple : l'histoire du Canada n'est pas étudiée : les historiens seuls l'étudient. Et je regrettais la fragilité du *Glaneur*, passé comme la fleur : les jeunes pourtant me disais-je, ont besoin de cette revue sérieuse à leur portée ; et ses commencements avaient été si beaux.

Ce fut ensuite Denault et ce fut Bédard, puis encore Brunet, car à l'époque où je me trouvais ces noms comme tous les autres énumérés suffisaient pour désigner les auteurs respectifs, sans qu'il fût besoin de donner ni un prénom ni l'apostrophe *monsieur*.

Inutile de vous dire que dans ma promenade à travers la bibliothèque je ne rencontrai pas l'ombre d'un Wilfrid, je ne la cherchai pas même, vous le savez bien.

J'étais rendu à Massicotte,—(j'allais dire : mon auteur (canadien).—Vous le dirais je ? effet de mon cerveau probablement, le titre du livre, c'était *Petits chefs d'œuvre*. Il n'en fallait rien moins pour me faire changer ma posture improvisée jusque-là, et bien assis je parcourais avec avidité chacune des pages de plus en plus belles de mon auteur favori, (voilà que je me trahis). Lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, (patiencez : j'achève) vous savez à peu près ce que ce pouvait être....

Mais tout à coup, imaginez-vous mon désappointement, je me trouvai tout bêtement éveillé dans mon lit, les yeux tout grands, à la lumière du jour : c'était tout simplement vendredi....

Je regrettais de m'être éveillé si tôt : j'arrivais, je parie, au genre dramatique. Si j'étais maître de mes rêves, je crois que j'essayerais de continuer ma promenade.

Vous n'y tenez probablement pas, chers lecteurs : c'est vous qui en souffrez. Pardonnez-moi ; je ne viendrai plus vous conter de rêves, ou bien ils seront plus intéressants.

Toutefois je vous prie de ne pas oublier que je rêvais endormi (il y en a tant qui rêvent éveillés), c'est mon rêve que je vous ai conté et voilà tout.

WILFRID.